

Georges Froccia

Le corps du père...

Lacan existait déjà au moment où les dieux commençaient à nous tomber sur la tête, bien avant 73-74 où il travailla la spécificité des non dupes errant.

En d'autres termes, le bruit devenu langage toujours pas à pas, commença de recouvrir grâce à ces constructions psychiques de plus en plus précises, des trous qui se formaient, il y avait le « trou-matisme », un trou pour chaque mot, un trou pour chaque plaisir, un grand trou perdu nous en avons déjà parlé plus haut, sur lequel Lacan durant de longues années cherchera, il appellera ça, le réel, le réel du corps aussi. Il prospectera dans ce trou qu'il essayera de cerner par des bords topologiques. Il cherchera l'impossible, l'impossible étant, d'essayer de le découvrir et de le connecter tout en ne le recouvrant pas d'un mensonge nouveau, un autre mauvais bouchon.

Je vais commencer par la fin car, puisque après tout, le début, le début du début on ne sait toujours pas où ça commence. La fin, une des dernières parties de la fin, c'est le moment de conclure et à cet instant, Lacan nous dit qu'il y a un impossible à dire, (*Le moment de conclure*, 20 décembre 1977, version ALI, p. 25.). C'est à cet impossible à dire qu'il travaille. Il cherche et ne trouve pas ce qu'il souhaiterait mais il propose à son insu, peut-être, un formidable détournement par rapport à un *signifiant nouveau* et un *réel* rendu accessible qui auraient contenu « la solution ». C'est là une de ses réussites.

A son insu, je disais car 27 ans après sa mort, on peut imaginer Lacan s'écouter, se lire et s'apprécier autrement, c'est-à-dire dans le sens où nous pouvons le réaliser, aujourd'hui, ce sens.

Ce détour, il le trouve quand il est tard pour lui et qu'il est temps d'être art. En effet, « *il coupe* » le déroulement de ses idées préméditées, au début de la séance du 20 décembre 1977, il stoppe ses propos car quelque chose pourrait lui échapper, il précise une phrase qui aurait pu être différemment comprise, il précise qu'il n'est pas tard mais qu'il est art, il est question d'art.

Le détournement à son insu, « peut-être » est là, dans la duplicité du mot qui trahit, et qu'il rectifie, il l'oriente vers la production de quelque chose qui a à voir avec l'acte créatif, à côté de ce qui ne peut se dire ou se cerner ou se comprendre ou se changer. L'acte créatif ailleurs qu'à l'endroit de la fin et de la mort et donc forcément du côté du début du début, aussi.

Nous allons contourner ce soir et selon un autre bon mot de Lacan, *folisopher* (*Le sinthome*, Seuil, p. 128) ou bien encore *folâtrer* avec nos faibles moyens, (*Le sinthome*, p. 152). *Folisopher* et *folâtrer* autour des deux séminaires que nous travaillons cette année à l'A E F L, *Le sinthome* et *L'insu que sait de l'une bévue c'est la mourre*.

RENTRONS DANS LA FOLÂTRERIE ET LA FOLISOPHIE

Les sens, l'amort, la mauvais sang et les bouchons: pouces, men-hirs et jeux de cartes.

Il y a bien longtemps, il n'y avait que du **corps** donc n'existait pas le mot corps et bien sûr, ça ne se savait pas qu'il y avait du corps et ce que c'était que le corps. Bref à la même époque et au même endroit où existait seulement le corps, ce même corps ne s'y trouvait pas.

Nous étions vraisemblablement du côté du « zéro absolu », c'est ainsi que Lacan nomme le réel. (*Le sinthome*, p. 121).

Comment à ce lieu et à ce moment du zéro absolu, les humains et les humaines, pouvaient-ils se trouver et s'y retrouver dans leurs rapports?

Comme certains animaux, les chiens, les chats, en particulier avec la truffe sur le trou de l'autre pour en savoir quelque chose de ce petit autre? Que pouvaient-ils en déduire, et de quel savoir était-il question?

Inutile de chercher, la piste est mauvaise, mauvais **bouchon**.

Ce qui est certain c'est qu'ils en avaient trouvé un de bouchon ces humains et ces animaux et savaient s'en servir parce qu'il y avait les sens, les cinq sens qui devaient faire sens.

Lacan dit que le sens, c'est peut-être l'orientation (*Le sinthome*, p. 121). Il dit aussi qu'il « il y a du sensé qui peut servir », (*Le sinthome* p. 119).

Il n'est pas du tout interdit, alors, de faire le chien ou la chienne, le chat ou la chatte, d'autant plus que « la métaphore ça copule », trouve-t-on encore dans *Le sinthome*, « ça copule » (p. 124) surtout entre l'imaginaire et le symbolique.

Ils cherchent un troisième ces deux là, un troisième, le réel qui a foutu le camp, ce qui fait dire que la partie n'est pas jouable ni jouée encore moins gagnée.

De toutes les manières, je reviens à nos charmants petits compagnons et compagnes, que pouvons nous dire de ce qu'ils sentent les animaux et, qu'est ce que c'est que sentir et ressentir sans le langage, dans cet endroit qui serait le Zéro?

Zéro qui n'empêche absolument pas la création de subtils territoires et de constructions architecturales hautement performantes et performées chez les fourmis, les abeilles et les termites par exemple.

Il existe bien du coup, une topologie sans le langage et une architecture sans signifiant.

Zéro ce n'est surtout pas rien ni rien de rien. C'est forcément quelque chose, une origine sans être l'Origine. C'est peut-être un « **trognon** », (*Le sinthome*, p. 123) ou un « **bout de réel** » (*Le sinthome*, p. 119), bout que Lacan aimerait bien nous donner dit-il.

Or, ce bout se trouve là où il n'y a ni loi, ni ordre, (*Sinthome*, p. 137, 138), « le réel est, il faut bien le dire, sans loi », « Le réel n'a pas d'ordre » dit il.

Mais alors, une chatte n'y retrouverait pas ses chatons dans cette « **folisophie** » (*Le sinthome*, p. 128).

Il existe bien une architecture pour une structure dans le monde animal! Il s'y trouve bien de l'ordre et de la loi.

Eh bien, c'est ce que cherchait Lacan avec ses nœuds, une architecture pour une structure humaine qui se débrouillerait peut-être, aussi bien que chez les animaux. Structure dans un autre espace topologique, espace physique et temporel aussi, n'oublions pas les espaces temps et le très particulier espace temps, « le moment de conclure », cité plus haut, titre de l'avant dernier séminaire datant de 77-78.

Il dira d'ailleurs, dans *L'insu*, « il y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps ». (*L'insu*, P. 35, version A L I).

Cet espace à inventer, comprendre, explorer, utiliser c'est celui bien sûr l'espace pour le « parlêtre ».

Tâche complexe à l'extrême puisqu'il s'agit de trouver dans le lieu et l'espace du langage, c'est à dire avec un grand fil à la patte et souvent un gros nœud dans la tête, c'est pour ça d'ailleurs qu'il y en a souvent à la gorge ou au ventre de ces nœuds, car ces nœuds sont de grands voyageurs.

Il s'agit de chercher et de trouver là où il y a du corps au même moment où on ne sait plus comment faire avec ce corps assujetti aux mots, « **Les mots qui font tant de mal** », (*Le sinthome*, p. 125).

Alors pourquoi ne pas chercher du côté de l'architecture, de toutes les architectures et plus encore dans toutes celles qui marquent l'espace et le temps? Surfaces, volumes et mélodies...

Je ma-muse bien sûr car nous sommes là, bien pour ça, la Muse ou les Muses, il y en a neuf, pour que chacun sa-muse à sa manière...

Mais, reprenons au niveau et au moment du zéro, en même temps qu'il y avait du corps sans le mot corps, et de ce zéro qui était quand même quelque chose, à ce moment du zéro il y avait à côté des sens, **la main avec son pouce.**

Les animaux n'ont pas de pouce sauf certains. Ils ne sont pas tous assujettis au pouce, il y en a au moins un qui n'a pas de pouce. Ils ne sont « *pas-tout* », comme la femme n'est pas toute, nous dit Lacan.

Est-ce à dire que les animaux sont des femmes ou que les femmes sont des animaux ? Je ne m'intéresserais surtout pas à cette question, mauvais bouchon encore, car ce serait chercher un savoir et peut-être chercher à détenir une vérité. De plus, il est proposé une idée intéressante, que *le vide règne au cœur de tout savoir*, souffrant quelque peu de vertige, je préfère éviter le savoir et son vide d'autant plus que ce serait laisser tomber la muse alors que je suis bien là pour ma muser.

Je proposais donc de nous attarder sur cette pince formée avec le pouce et les quatre autres doigts qui exploraient et continuaient d'explorer.

Et c'est certainement avec ça, ce pouce qui fait pince, que des sensations précises, fortes, délicates, brutales, subtiles, surprenantes, désagréables, chaudes, très chaudes, plus ou moins froides, piquantes et veloutées permirent à des bruits en provenance de la bouche, eux aussi de plus en plus précis, de les accompagner.

Sensations, tout au long du temps, qui pouvaient **pas à pas**, se commander et se préméditer.

Le pouce à cette époque là, fut alors un phallus également réparti entre les hommes et les femmes.

Mais il faut préciser qu'il en fallait deux, c'est-à-dire une paire, de pouces.

Les menhirs ne seraient-ils pas de superbes pouces, dédiés à des sensations vénérées et répétées, organisées et fêtées ?

La femme et l'homme eurent alors, obligatoirement le même outil pour vivre leurs curiosités, leurs nouveaux plaisirs découverts et à découvrir.

Une construction, une architecture psychique intérieure, rustique et archaïque se dessina en plusieurs dimensions, des **nœuds**, de pouces bien évidemment, donnant des formes architecturales plus complexes, les dolmens vraisemblablement.

A cette époque là, il faut le dire, paire s'écrit, a i r e, il s'agit bien de la paire de pouce et c'est donc bien de la version des pouces dont il s'agit, la pouce-version. Ce qui n'empêchait pas certaines paires de pouces d'errer car de tous temps il y eut bien sûr des *non dupes errent*.

Et apparurent inévitablement, très vite **des sacs de nœuds** avec tous ces pouces qui n'en finissaient plus en même temps de creuser des **trous** en donnant le sens, le bon sens et le mauvais sang.

En effet, cet instant de notre histoire commença à être béni des dieux et une bousculade se produisit. La paire passa du premier plan au second, pour laisser la place à « la version père » version lacan. La « père version », ce qui nous dit bien que « perversion ne veut dire que version vers le père », (*Le sinthome*, p. 19), cette version là, Lacan voudra s'en débarrasser, la dépasser pour *la coiffer par le sinthome*. Ici je n'utiliserai pas la duplicité phonétique pour faire

un nouveau jeu de mot avec sinthome comme le fit d'ailleurs Lacan, le sinthome, c'est trop sérieux, ça fait un quatrième pour les jeux de cartes. Sans lui, la partie ne peut se jouer même si elle n'est toujours pas gagnée.

Vous voyez, Lacan existait déjà au moment où les dieux commençaient à nous tomber sur la tête, bien avant 73-74 où il travailla la spécificité des non dupes errant.

En d'autres termes, le bruit devenu langage toujours **pas à pas**, commença de recouvrir grâce à ces constructions psychiques de plus en plus précises, **des trous** qui se formaient, il y avait le « *trou-matisme* », un trou pour chaque mot, un trou pour chaque plaisir, un grand trou perdu nous en avons déjà parlé plus haut, sur lequel Lacan durant de longues années cherchera, il appellera ça, le réel, le réel du corps aussi. Il prospectera dans ce trou qu'il essayera de cerner par **des bords topologiques**. Il cherchera l'impossible, l'impossible étant, d'essayer de le découvrir et de le connecter tout en ne le recouvrant pas d'un mensonge nouveau, un autre mauvais bouchon.

Il essayera de le découvrir ce Réel, y accéder, y introduire du lien, des tuyaux, des porosités, des connections, des sutures, des béances et des épissures, des fils pour pouvoir utiliser quelque chose de ces espaces nouveaux, créés par lui-même, Lacan, *réel-imaginaire, réel-symbolique, imaginaire-symbolique, réel-imaginaire-symbolique* et toutes les autres superpositions, juxtapositions, accumulations, organisations et mixions possibles des *r-s-i et du sinthome*. Recherche infructueuse là où il croyait trouver.

A cet instant, en parallèle, on peut se poser la question suivante : chez les humains-humaines y en avait-il au moins un ou une qui n'en avait pas du tout de pouce ou qui en avait un seul de pouce ? Et bien oui, ils n'étaient pas tous et pas toutes également pourvus de pouces et assujettis aux exigences de l'outil pouce représenté puis symbolisé par les menhirs.

Intéressons nous aux cas particuliers et aux différences : ce n'était pas la même chose que d'avoir deux pouces, un pouce ou pas du tout de pouce. Il y avait de ce fait, en plus, les pas du tout assujettis au pouce et les à moitié assujettis au pouce.

Cela avait des conséquences.

La hiérarchie parmi les bâtisseurs de menhirs et de dolmens étant répartis selon le nombre de pouces. Ainsi, ils n'avaient pas tous non plus la même place à table. Il y eut bien évidemment des tricheries, même des enflures qui s'imaginaient et disaient avoir trois pouces.

C'est à ce moment que certains d'entre eux inventèrent la muse ment, ce furent les créatifs. Muse qui paradoxalement ne ment pas puisqu'elle ne s'intéresse pas à ce qui est vrai ou faux, juste ou injuste, elle ne s'occupe pas de vérité mais existe ailleurs en faisant *ex-sister* autre chose, nous avons déjà dit quelque chose dans ce sens là, plus haut.

Il y avait donc, les créatifs, ou artistes ou poètes, et ceux aussi qui commencèrent à mettre des gants, une autre forme de tricherie, une autre forme de bouchon ce qui compliqua une fois de plus la comptabilité des pouces cachés par ce tissu, cette peau, ce cuir, cette laine, ce plastique, cette apparence qui laissait à croire que tous avaient deux pouces au moins.

Bien plus tard, James Joyce, l'écrivain irlandais en fera bien évidemment partie de ces créatifs, Joyce, que Lacan a utilisé comme le point d'appui de son séminaire, *Le sinthome*, et qui porte, James Joyce, un gant nommé Nora, bouchon qui toutefois débouche quelque part mais qui rend pas mal les gens bouchés, ce qui est un des avatar du sujet. Nous y reviendrons.

Pour l'instant nous sommes encore à l'époque des pouces. Ceux partiellement ou totalement sans pouce posaient des problèmes à ceux qui étaient totalement assujettis au pouce. Ils disaient, ces derniers, qu'ils cassaient les pieds ces sans pouces!

Vous savez pourquoi?

Tout simplement parce que les pieds, ils les mettaient sur la table et parfois dans le plat.

Il y en avait même qui avaient des cors aux pieds ça leur faisait deux corps au moins et parfois plus. Tous ces corps sur ces tables ce n'était plus du tout cordial.

Ca compliquait grandement l'organisation des assujettis au pouce. Il était question de la hauteur des tables, de la dimension des rince orteils, de la nature des sièges et de la disposition des convives.

Les repas, ça devenait de véritables corvées, ça se terminait en corridas.

Des cordages posés au cordeau dans de nouveaux corridors tentaient de séparer tous ces corps mais ça finissait toujours au corbillard.

Bref, Tous ces sans pouces, en minorité, furent poussés dans des trous, toutes sortes de trous. Là encore, on y reviendra, plus tard...

Retrouvons pour l'instant ce « pas à pas » du bruit et du langage, qui découvrirent le corps puis les trous et enfin les **bouche-trous**.

Il y eut tout naturellement, du « **pas pas** » qui essaya de mettre de l'ordre, d'organiser et de trouver des pistes pour explorer la vie et boucher tous ces trous. Bien sûr que ce « pas-pas » ment, il fait partie du grand ensemble des menteurs porteurs de bouchons qui essayent de recouvrir ce corps puisque pendant que les sensations s'affinaient les douleurs nouvelles devenaient consistance et prenaient **nom**.

DES « PAS-PAS » DISAIENT « NON-NON » ET ÇA FAISAIT DU NOM.

C'est le temps des premières sépultures qui lui donnent une autre place et une autre orientation à ce corps devenu insupportable tel quel puisque tout simplement le mot insupportable ou un mot équivalent commença à *ex sister*.

Ce fut l'accélération du temps du développement des idées, toutes sortes d'idées et donc de trous à recouvrir.

Il y eut les pyramides pour ces corps, ces corps morts, passés, présents et futurs.

Toutes ces bouches à trous, ces bouche-trous et ces trous de bouche, idées de dieux et de déesses, idées de maîtres et d'esclaves, idées de Pères. Mythes à n'en plus finir pour couvrir des souffrances nouvelles, introduites par le langage.

A l'apogée d'une certaine forme d'hystérie, à la fin du XIX^e, début du XX^e siècle, le plus gros bouche-trous, dans nos contrées, c'est le mythe patriarcal issu de la société bourgeoise, issue elle-même du développement industriel.

Ca en a bien bouché dans nos pays industrialisés des bouches et des trous, mais la question du **bouchon**, c'est comme je le disais plus haut, ça rend les gens bouchés et ça a le pouvoir d'étouffer. C'est ce qui se produisit. Beaucoup d'étouffements du côté des femmes surtout. Les hommes, eux n'étaient pas épargnés non plus, ils étaient bien souvent troués, ce qui les étouffait différemment. A chacun ses trous.

C'est à ce moment là que Freud et un peu plus tard Lacan en chair et en os arrivent et se demandent comment en sortir de ces idées et se débarrasser du corps de ces idées, sortir des religions pour Freud, nous l'avons travaillé l'année dernière avec *L'homme Moïse et le monothéisme*, sortir des mythes freudiens, dépasser le symbolique et questionner le réel pour Lacan.

C'est dans le séminaire *L'insu que sait de l'une bévue c'est la mourre* qu'il y a tentative de franchir l'obstacle du langage pour atteindre le réel du symptôme.

Il est toujours bel et bien question de sortir du corps et du corps d'une idée qui libérerait de ce corps.

Oui, « **Une idée ça a un corps** » nous dit Lacan le 15 novembre 77 dans son séminaire, *Le moment de conclure* ». Ce mot qui représente cette idée dira-t-il plus loin « **fêle a chose** ». C'est-à-dire que tout est recouvert par le langage et comme le serpent qui se mord la queue, ne cesse pas de s'écrire cette division du sujet qui se situe entre l'énonciation et l'énoncé, l'idée et l'objet.

UN COUPLE DE BOUCHONS, PAS... PAS ET DOXA.

Voici le moment de vous présenter « pas-pas », corps d'une idée et idée d'un corps.

En fait, il n'y a eu aucune préméditation dans cet amusement, c'est une fois terminé qu'il ne pouvait ce collage de bois peint, n'être qu'un « non-non », un « pas-pas », une mise en forme d'une illusion éducative qui apporterait le bon formatage dans la bonne société. Le balbutiement paternel, cette difficulté à être père. Ridicule bonhomme surtout s'il est assujéti à « *Doxa* » ; doxa, la bonne parole, *l'opinion vraie* pour Lacan » (*L'insu*, p. 122). Il dit qu'il n'y a pas la moindre opinion vraie, puisqu'il y a des paradoxes, en effet, il y a de nombreux « para doxa » et c'est un espace, ce para qui peut s'avérer extrêmement productif.



Je regrette que Doxa soit du genre féminin, elle ressemble un peu trop à la métaphore du crocodile, la méchante mère à qui il faut au travers de la gueule, mettre le rouleau de la loi, rouleau qui va la calmer et l'empêcher de bouffer ses enfants.

Je me pose vraiment la question, jusqu'où sommes nous imprégnés de ce mythe patriarcal où l'homme est du côté de la loi et du bien, la femme du côté du diable et du mal.

J'ai réalisé l'étendue de ce formatage bel et bien présent et terriblement sournois, même lorsque l'on veut radicalement s'en extraire.

Il y a quelques jours je travaillais avec un clinicien qui me faisait partager un moment de sa relation avec une de ses analysantes.

Il était question d'une jeune femme qui essayait de mettre la bonne distance avec sa mère trop envahissante. Dans un premier temps on s'est réjoui tous les deux, bien complices de constater que la fille commençait à la mettre, la distance. Elle éloignait le monstre, il était évident à cet instant de notre rejet commun que nous étions réjouis de la victoire de Cendrillon sur la marâtre, la mauvaise mère.

Parenthèse, il existe un livre qui s'appelle, *Cendrillon est un couillon*, il a été écrit par une certaine Catherine Lemaire, on le trouve chez l'éditeur qui s'appelle, Les empêcheurs de tourner en rond, comme si cela était possible... Nous sommes bel et bien, hommes ou femmes, des Cendrillons en puissance et des couillons, j'ajoute, de gros couillons potentiels.

On s'est vite ressaisi, ce clinicien et moi, pour mettre les choses à leurs places. Cette personne nommée mère, n'avait jamais été mère; génitrice et parturiente oui, mais mère, jamais, elle était restée fille de sa propre mère et se trouvait ainsi la sœur de sa progéniture. La grand-mère avait donc deux filles, sa fille et sa petite fille. Un défaut de nomination dans la topologie, un nœud qui coince dans les signifiants. La fille devra comprendre qu'elle est la sœur de sa mère et que sa mère est une fille perdue dans les signifiants et qui cherche du réconfort chez sa grande sœur de fille. Il n'y a plus de monstre maternel-féminin, même pas chez la grand-mère qui elle aussi doit avoir le nœud ou plutôt un pouce coincé quelque part.

**LE PSYCHANALYSTE EST UN DÉCOINCEUR DE POUCES
MÊME QUAND IL N'Y EN A PAS.**

Revenons à Doxa, elle n'a pas été non plus préméditée mais elle allait si bien avec « pas-pas », ce pas-pas et sa possible croyance en un savoir, un devoir, un formatage. Doxa, c'est le formatage, un bouchon. Le phallus est un bouchon, partie intégrante d'un mythe et d'une construction qui peut forclorre forcément. Certains disent qu'il existe des structures sans phallus. Phallus, pas phallus, le phallus ce soir est une balle, à nous d'improviser plus tard un jeu de ballon.

Tous les deux, Pas-pas et Doxa ont une corde, elle fait des nœuds. « Doxa » en a une dans la tête et « pas-pas » au pied. Écouter Doxa c'est avoir un fil à la patte, une corde qui traîne ici des nœuds, des boulets, c'est le cas de nos deux sœurs.



On peut en faire aussi une queue, *une queue un peu lâche* avec ces lacets, comme celle de Joyce selon les termes de Lacan, (*Le sinthome* p 15), *queue lâche de Joyce, tenue phallique défaillante* supplée admirablement bien par son art, faisant ainsi ex-sister du père, le papa de Joyce n'ayant pas été très présent.

Revenons effectivement à Joyce que nous avons laissé tombé plus haut alors qu'il était question d'art et de créatifs.

Lacan fait porter un gant à Jim, c'est comme ça que Nora, l'épouse de Joyce, appelle son mari, James. Lacan dit que Nora, c'est le gant de Jim. (*Le sinthome*, p. 84). Le gant est retourné, avec le petit bouton noir à l'intérieur, petit bouton pour le fermer, le gant, c'est pour ça que ça ne va pas fort entre Joyce et son gant, Nora. Il y a un mauvais rapport entre Jim et Nora à cause du mauvais rapport entre ce bouton et James.

Ce rapport au bouton cache autre chose, si ça va pas bien c'est surtout parce que ça va mal entre papa Joyce et James Joyce, le fiston qui trouve que papa n'a pas de consistance est obligé de s'en faire de la consistance avec de l'encre et du papier et ainsi à côté des rejets, purs produits du petit bouton, il se trouve dans l'obligation de produire une œuvre littéraire. Création nommée aussi sinthome que Lacan va mettre en première ligne, devant le nom du Père.

**A CE MOMENT PRÉCIS DE L'EXPOSÉ, ON PEUT AVOIR SOIF ET CRIER,
« CHAMPAGNE! » MAIS, ATTENTION AUX BOUCHONS!**

Notre « pas-pas » que vous allez écrire comme vous le souhaitez, est une représentation possible de tous les « pas-pas » ayant utilisé selon leurs possibilités le fil rouge, le lacet rouge, la corde rouge, le lien rouge que vous voyez ici à sa patte, s'il écoute trop Doxa, il peut devenir terrible et se prendre pour Doxa. Ce qui n'est jamais dit, c'est que pour beaucoup, la consistance de papa, ce n'est pas la question. Mais ceux là, on ne les voit pas, ils ne consultent pas.

Ce papa dont je parle ce soir, c'est celui de ceux et de celles qui consultent. C'est le père dans la famille traditionnelle issue comme je le disais, du modèle bourgeois du XIX^e siècle. C'est un corps avec un pénis ayant une charge imaginaire et symbolique précise donnée par le mythe contextuel. Et, lâche ou pas lâche, c'est bien le fait qu'il en a un de pénis, qui le spécifie et permet cette construction imaginaire et symbolique particulière à notre mythe patriarcal occidental.

Qu'est-ce donc que cette queue de père, point de départ d'un mythe particulier, qu'il est interdit de voir sous peine d'être réduit à l'esclavage? C'est ce que nous raconte le mythe de Noé, Noé qui est vu nu par son fils. Il jettera sa malédiction sur Canaan, le petit fils, fils de Cham, Cham le voyeur et l'incestueux, en fera un peuple d'esclave, les noirs.

Pratique malédiction de la part des saints hommes, écrivez le, ce signifiant, de trois manières différentes, chacune aura son sens, pratique malédiction qui profitera aux catholiques. Ils pourront ainsi en toute bonne conscience légitimer l'esclavage des africains. En effet Las Casas, autre saint homme, un peu différent toutefois même si ça peut encore s'écrire de trois façons, avait permis la condamnation de l'escla-

vage des indiens et il fallait obligatoirement trouver une autre solution à la recherche d'une main d'œuvre gratuite.

C'est « l'hystérique », avec un y comme dans hystérique, dit Lacan pour inscrire l'hystérique à la fois dans l'histoire et le tore qui a pour spécificité de représenter la structure humaine qui fait que l'homme tourne en rond. (p 22, leçon du 14 décembre 76, *L'insu*.)

La nudité de Noé, recouverte à l'aide d'un manteau par ses deux autres fils qui marchent à reculons, ne voyant pas ainsi non pas le sexe du père, mais l'insuffisance de l'organe au regard du signifiant phallique. Les fils doivent ignorer cela, que les pouces, ce ne sont pas des menhirs et la nécessité de menhirs dans la tête, notre forme spécifique de bouchon, nécessite le voilage du pouce du père.

C'est aussi, ce père celui à qui Freud a donné sa préférence dans son *Homme Moïse*. Je cite Freud, « [...] on décide que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière par le témoignage des sens. C'est pourquoi l'enfant devra porter le nom de son père et devenir son héritier ». (*L'homme Moïse et le monothéisme*, Page 218, édition Essais, Folio.)

C'est un sacré bouchon que ce mythe du manteau de Noé et ce que Freud avance là. *Dé-lire* à cet endroit, défaire pour refaire, c'est ce que Lacan entreprend en grande partie semble-t-il à la fin de sa vie. C'est aussi ce qu'un bon nombre de citoyens – citoyennes ne se sont pas privé de défaire.

Le phallus comme bouchon, bouchon contre la jouissance envahissante du grand Autre, ça ne semble pas concerner tout le monde.

Et pourtant, ça bouche mal chez beaucoup, c'est bien ce que nous rencontrons dans nos cabinets et nous ne rencontrons que ça, la jouissance envahissante du grand Autre, non stoppée par le phallus mais, para-doxe, on retrouve Doxa, fomentée par lui, par elle.

LE PSYCHANALYSTE EST UN DÉCOINCEUR DE POUCES ET UN DÉBOUCHEUR DE TROUS.

Trous que les mythes produisent et rendent forclos certaines imaginations, certaines symbolisations, et emprisonnent dans l'angoisse, l'inhibition ou les symptômes les plus variés.

Lacan parle de *l'armature de L'hystérique*, armature qui est son amour pour son père, (P. 23, *Insu*).

L'hystérique, homme ou femme, aime son père et effectivement est coincé dans cet amour qui n'a plus grand-chose à voir avec le papa quotidien mais avec la dimension et la structuration que la société en a donné, le père, le mythe du père.

La société occidentale ne change pas pour tous mais pour un grand nombre, des mères deviennent des pères et vice versa.

Que penser de certaines filles d'aujourd'hui qui disent dans la rue, alors que l'on sort d'un quelconque magasin, « Tu t'en bats les couilles » s'adressant à une copine, que penser de cette autre passante disant à la cantonade, « Putain, si je le vois, je le nique, il va mourir ! » et enfin, ce que j'ai entendu au cabinet ce contenu tellement savoureux

que je l'ai exceptionnellement noté, « Elle fait son beau parce que sa mère est policier, tu va voir, je vais appeler le père de Marc ».

Et bien, il semblerait que les couilles ça devient comme les figues, récoltable, transportables, appropriables et échangeables. Or, que nous dit Lacan ?

« La seule chose qui compte, c'est qu'une pièce, a ou non valeur d'échange. C'est la seule définition du tout », il ajoutera un peut plus loin, « Le tout n'est qu'une notion de valeur ». (*L'insu*, p. 19).

La jeunesse nous venons de l'entendre, échange bien. Cet échange se fait certes, avec une certaine vulgarité, mais ça oriente peut-être vers une nouvelle organisation artistique.

Orientation artistique que les parents devront incarner, proposer et transmettre. N'est-il pas question pour Lacan de remplacer les parents par des *pouâtes* ?

En effet, je le cite, Pourquoi avance-t-il, ne dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un *pouâte* par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le *paspouâteassez* ? (*L'insu*, p. 132).

Si on écoute Lacan il n'y aurait plus ni père, ni mère, mais des *pouâtes* et des *pouâtesses*.

Et ça y est, forcément une nouvelle question se pointe, c'est reparti pour un tour, être *pouâteassez* ou ne pas être *pouâteassez* devient la question... nouvelle.

Bref on est là où on a fini, c'est-à-dire au début de l'exposé. On tourne en rond, c'est toujours comme ça mais on peut rajouter que tourner en rond pour *l'étournité*, (*Le sinthome*, p. 161) c'est faire la ronde et dans ce sens, qu'est-ce que je me suis bien a-musé !